

Cora Aguerre

Le désir mis à l'épreuve *

J'aimerais travailler ce sujet en partant du déroulement de la cure et de ce que l'on découvre finalement après de nombreux détours.

Une cure s'origine d'une demande, d'une plainte, et à la fin du parcours analytique la demande cesse et l'énigme se révèle. Le parcours est long, et bien que les symptômes trouvent à se soulager et que certains se résolvent, il est difficile de trouver l'issue de l'analyse. Comment résoudre cette énigme ?

Il y a des moments où quelque chose s'éclaire, se résout, où l'on voit les effets de l'analyse, mais pouvoir parvenir à une élucidation de la cure exige un travail qui va au-delà de la traversée du fantasme et de la chute du sujet supposé savoir. Dans mon expérience, il a fallu un certain temps comme analyste de ma propre expérience pour prendre la décision, l'acte de me présenter à la passe, et pour que la question du désir de l'analyste puisse être éclairée.

Le fantasme apparaît en toile de fond tout au long de ma cure et ce sont les symptômes qui suscitaient la plainte. L'angoisse se manifestait comme affect du réel qui ne trompe pas et, par moments, celle-ci me privait d'air, d'espace, et me laissait dans un état de jouissance mortifère qui m'empêchait de profiter du plaisir. Je ne trouvais pas ma place comme sujet. La phobie apparaissait comme une défense, comme une stratégie de séparation d'avec l'Autre.

Le transfert est la mise en acte de la réalité de l'inconscient, et, dans mon expérience, ma crainte était que dans l'analyse se produise une répétition de l'aliénation. Dans le rapport à l'analyste se produit une actualisation du fantasme d'absorption, mais quelque chose de différent survient dans cette rencontre qui ouvre de nouvelles

* Séminaire École « Questions issues de l'expérience de la passe », le 3 mars 2011 à Paris.

possibilités. La place de l'analyste, comme semblant d'objet, permet de changer la position d'aliénation du sujet, elle le destitue de sa place d'objet et le met au travail en tant que sujet. Il s'agit d'une rencontre qui permet quelque chose de nouveau.

Face au manque, je m'offrais comme bouchon de la castration de l'Autre et cela m'étouffait. La rencontre avec un analyste à l'adolescence, premier temps de l'analyse, a opéré comme séparation et un nouvel espace s'est ouvert.

L'analyse, à travers la vérité menteuse, a permis de révéler la place dans laquelle je me situais et ce que j'obtenais en échange. Le fantasme se manifestait dans le lien avec l'Autre maternel et, du côté du père, il y avait l'amour, la position de le soutenir. Au cours de la cure, la plainte s'adressait à l'Autre maternel et non au père. L'angoisse apparaissait à l'égard du père, car je percevais le côté mortifère en jeu de sa position dans la vie : un funambule sur la corde raide. Je le percevais dans mon enfance mais je ne pouvais l'exprimer avec des mots et cela me maintenait en état d'alerte.

De mon côté, se trouvait l'impuissance, le fait de vouloir quelque chose que l'Autre maternel ne pouvait m'offrir et, la rencontre n'étant pas possible, la déception se répétait. Point de répétition, confrontation avec ce qui ne cessait pas de s'inscrire. Il y avait une tromperie en jeu, la castration ne pouvait pas se loger dans l'Autre maternel, ça n'allait pas. Quand cela survenait, les reproches étaient sans fin, ce qui me culpabilisait puisque je ne pouvais voir que cela était une limite de sa part. Je préférais en porter moi-même le fardeau plutôt que de voir ce point d'impossibilité de l'Autre.

Une interprétation de l'analyste, après bien des allers et retours, m'a permis d'ouvrir les yeux et de passer de l'impuissance à l'impossible. La castration de l'Autre m'est apparue alors et ma stratégie à l'égard de cet Autre est tombée. Stratégie consistant à m'offrir et à me soustraire.

Cela a mis fin à la demande, à la répétition suscitant le malaise. La certitude du manque chez l'Autre devient évidente puisque le sujet ne fonctionne plus comme complément. Quand le manque chez l'Autre se révèle, il apparaît de structure et alors la castration du sujet entre en jeu. Le passage de l'impuissance à l'impossible rendra possible la rencontre avec les coordonnées du possible.

Le fait de m'inscrire dans le discours familial sous le signifiant « très aimée » me laissait confinée dans l'aliénation. Lorsque la place que j'occupais pour l'Autre se révèle, il se produit un changement de position ayant pour effet de faire disparaître l'angoisse. Se manifeste également la douleur pour ce que l'on ne peut changer. C'était cela que je ne voulais pas voir.

La responsabilité du sujet dans la position fantasmatique se dévoile comme complément de l'Autre qui l'aliénait à lui. Le fait de cesser d'être « très aimée » suppose une libération. Le parcours analytique a débuté à partir des signifiants venant de l'Autre et que je m'étais appropriés. Durant l'analyse, la vérité s'articulera à travers la chaîne permettant de trouver les marques de la contingence de la vie. Ces marques sont de l'ordre de l'écrit, de ce qu'il y a, et ne changent pas. On les ressent comme limite, c'est ce qui ne cesse pas de s'écrire. Et ce qui ne cesse pas de s'écrire est lié au nécessaire.

Dans la cure, les signifiants maîtres ayant réglé l'existence sont produits et, au fur et à mesure qu'ils apparaissent, le sujet peut s'en séparer. Au départ, ces signifiants commandent la vie, l'ordonnent ; ils sont dégagés durant l'expérience analytique où ils apparaissent comme le résultat de cette expérience. La séparation s'opère lorsque l'implication subjective dans la réponse apparaît. Il se produit une chute des signifiants ayant pour effet la désidentification.

À la fin de la cure, l'interprétation erronée du début se dissout : le sujet s'était cru indispensable à l'Autre. Et au moment de la chute des signifiants la croyance se révèle fausse. Le fantasme est la réponse que le sujet apporte au manque de l'Autre comme bouchon et c'est en cela qu'il se considère indispensable, mais il s'agit d'une croyance le rendant prisonnier.

Le parcours analytique a permis de trouver, de localiser mes amarres. Au début, je me sentais perdue, je ne savais pas ce qui était à moi et ce qui appartenait à l'Autre. L'analyse a rendu possible de les détecter et de les fixer. Cela a produit un soulagement, m'a donné consistance et une orientation dans l'existence.

Je voudrais préciser quant à la traversée du fantasme ceci : finalement, après avoir été pendant longtemps dans la demande et dans la plainte à l'égard de l'Autre maternel, c'est la chute de la croyance au père qui a rendu possible la traversée du fantasme. En effet, il existait

une croyance concernant le père et je posais un voile pour ne pas voir ce qui en était le ressort. Une rencontre, de l'ordre du réel, a brusquement révélé la jouissance du père comme l'envers de ce qui avait été transmis du côté des idéaux. C'est d'abord apparu lors des contingences de la vie et au cours du travail analytique, mais aucune conclusion n'en avait été tirée. Cela se découvrait mais se voilait de nouveau à cause de la séduction en jeu. Lorsque la croyance au père tombe, point d'ancrage fondamental, le trou, le manque apparaissent alors.

C'est à ce moment-là que se précipite la fin de l'analyse. Ce n'est ni pensé ni calculé, cela se manifeste comme effet de la chute du père et de ce qui s'en révèle de la position du sujet à le soutenir. C'est une évidence, et de là surgit un point de certitude. Le sujet du côté objet tombe et vient alors occuper la place de sujet.

Ce point est important puisqu'il révèle que la croyance au père, le fait de soutenir le père, fonctionne comme résistance à pouvoir conclure. Il y avait quelque chose de l'ordre d'un amour infantile, d'une séduction, d'un amour basé sur la croyance que je n'étais pas disposée à trouer. L'amour et la confiance aveugle servaient de voile.

Lorsque la croyance au père tombe, la chute du sujet supposé savoir se produit et l'analyse se termine. Une limite à l'association libre, à l'hystorisation se révèle. Moment de la traversée du fantasme où la lumière apparaît. Le manque, le trou, la limite se dévoilent. C'est la rencontre avec le vide, avec le réel comme limite, comme arrêt.

Fin de la demande, fin du déchiffrement. Le travail analysant a produit ce moment de passage de l'impuissance à l'impossible. L'expression « cela veut dire » n'est qu'à mi-dit et à l'horizon du savoir, du côté du sens attendu se trouve toujours le non-sens. L'association libre, moyennant le travail analysant, révèle la faille structurelle chez l'Autre et permet de passer de l'impuissance à l'impossible. On passe du sujet supposé savoir au réel de la structure se présentant comme limite, comme trou.

C'est la fin de la répétition parce que l'on sait que l'on n'obtiendra pas que la perte cesse. C'est ce que l'on nomme l'assomption de la castration. Cela ne veut pas dire que l'on ne subisse pas la castration. Lorsque le sujet supposé savoir choit, la croyance que cette jouissance qui lui manque est possible tombe également.

Durant ce parcours analytique, les signifiants, provenant de l'Autre et ayant orienté la vie du sujet, peuvent se préciser. Dans un second temps, lorsque le manque de l'Autre apparaît, le sujet peut s'orienter également du côté vide de l'Autre. Cela permet la séparation. La séparation suppose que le sujet se détache du sens que l'Autre procure et elle vise l'être.

Prendre bonne note de ce qui est écrit, des marques, permet de passer à ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, à ce qu'il n'y a pas, et cela permet de sortir de l'impasse. Le nécessaire et l'impossible sont intimement liés, l'un fait apparaître l'autre. Ce qui ne cesse pas de s'écrire est en rapport avec le nécessaire, un « il y a » impossible à éliminer, à effacer, un « il y a » nécessaire. Ce qui est impossible à écrire pourrait être traduit par un « il n'y a pas ». Il n'y a pas de terme ultime, il n'y a pas de signifiant qui nomme les deux sexes, il n'y a pas le rapport sexuel. À la fin, « il y a » et « il n'y a pas » deviennent évidents.

La chute du père, de la croyance et, par conséquent, la chute du sujet supposé savoir laissent le sujet désemparé. Le sujet est destitué. Jusqu'alors l'analyste opérait comme objet cause et, vers la fin, le sujet prend la division à sa charge. Il y a une chute des signifiants qui le représentaient et cette chute permet l'apparition de « a ». Fin de l'indétermination. Il s'agit pour moi du moment de la passe clinique éclairant une zone restée obscure. On passe de l'indétermination présente dans la cure à la détermination. Limite à la vérité menteuse qui dans la cure se mêle à la jouissance et rend compte des amarres du sujet.

La rencontre avec le vide, le trou, est ce qui donne la certitude de la fin. Lacan dit d'ailleurs que « des libertés peuvent sortir de la clôture d'une expérience ». Cette rencontre pousse vers l'issue. Au moment de la chute du sujet supposé savoir, l'acte de la sortie du dispositif se produit. Dans cet acte, il y a un enjeu qui ne pourra être vérifié qu'*a posteriori* par ses effets.

L'acte se produit à partir de la rencontre avec « ce qu'il n'y a pas », avec le trou. Le sujet supposé savoir couvre le manque et quand il tombe le manque apparaît. L'analyse est longue, car la propre « horreur à savoir » en jeu constitue une résistance à pouvoir conclure. L'analyse versant déchiffrement, du côté signifiant, métonymique, est

interminable. Elle se conclut parce que le réel se révèle comme limite. La contingence s'y trouve également en jeu comme rencontre qui à un moment donné confronte le sujet à quelque chose qui s'est toujours trouvé là et qu'il ne peut plus éviter de voir. Cela met fin à la libido analysante et pousse le sujet vers l'issue.

À la fin de l'analyse, le rapport au désir change. Lorsque le manque, la division deviennent évidents pour le sujet à partir de l'expérience du réel, la stratégie à l'égard du désir se modifie. Le désir peut se réaliser et ne doit plus se maintenir insatisfait, ce qui représentait une défense, une tactique pour s'assurer la permanence du désir. On passe du fantasme qui n'est plus opérant au sinthome qui oriente le sujet et noue le désir à la jouissance, provoquant ainsi la satisfaction.

À partir de la séparation, le sujet ne s'appuie plus sur l'Autre. Au moment de la traversée du fantasme, le sujet est plus ouvert à la contingence, au réel. On perd la protection du fantasme mais en contrepartie plus de possibilités s'ouvrent. Dans un premier temps, c'est l'enthousiasme, mais, juste après, « le sujet voit chavirer la sécurité que le fantasme lui conférait », ainsi que le formule Lacan dans « La proposition de 67 ».

Le transfert a été en jeu dans l'analyse. Par son acte, l'analyste déclenche le transfert, et dans le déroulement de la cure l'amour y a joué un rôle, de même que la présence de l'analyste dans sa position d'abstention, de négativité à l'égard du pulsionnel. C'est ce qui a permis à l'analysant le parcours de la cure et la sortie : passage de l'amour au désir. Chute du sujet supposé savoir et passe au désir, au désir de l'analyste à la fin et comme acte, comme décision du côté du sujet.

Il y a un deuil de la satisfaction propre à l'analyse. Perte de l'analyste, de l'objet qu'il présentifiait, ce qui d'un autre côté, comme effet de l'expérience, laisse ouverte la possibilité pour de futures rencontres. L'amour ne se ferme pas, il s'ouvre. Il existe également un effet d'enthousiasme lié à la rencontre avec la cause, avec ce que cet enthousiasme fait bouger. Le désir décidé et libéré a des effets sur la vie du sujet et sur ce qui se transmet au niveau de la clinique et de l'enseignement. Il opère comme moteur et a des effets surprenants parce qu'il ne peut être calculé.

L'écrit se constate à la fin : le sujet prend note de ce qui ne cesse pas de s'écrire et aussi de ce qu'il n'y a pas, ce qui ne cesse pas

de ne pas s'écrire. C'est à partir du « il y a » et du « il n'y a pas » que quelque chose de nouveau s'inscrit. Le « il n'y a pas » cesse de provoquer de la souffrance, tous deux se révèlent comme limites.

Le fantasme se déploie à partir des symptômes du sujet. Dans le fantasme, il y a une part signifiante et une autre qui ne l'est pas et qui est en rapport avec la jouissance. Lorsque l'on traverse le fantasme, la jouissance se transforme. Cela est en rapport avec le « il n'y a pas de rapport sexuel ».

L'amour guidé par l'expérience du fantasme fait exister l'Un. L'amour vient comme suppléance à l'impossibilité de faire Un à partir de deux, c'est-à-dire que l'amour supplée à l'impossibilité du rapport sexuel. La fusion se loge du côté du fantasme, non pas la rencontre ; et la traversée du fantasme brise la croyance au Un, ainsi que la possible fusion.

À partir de la possibilité de localiser ce qui est le propre du sujet : la marque, la jouissance, le point de différence absolue apparaît, rendant impossible la fusion, croyance et tentative de boucher le manque. Cela permet le passage à un autre type de rencontre et aussi à une autre façon d'aimer, c'est-à-dire à partir de la différence, à partir du manque de rapport sexuel. L'amour ne tend plus vers le Un, l'Autre reste Autre, et la différence alors n'est plus source de conflit. Il y a la petite étreinte à laquelle Lacan fait allusion, il y a l'union des corps, mais il n'y a pas le rapport sexuel. L'Amour devient une rencontre à partir du symptôme de chacun, à partir de la réponse que chacun apporte au manque de rapport sexuel. La rencontre amoureuse, telle qu'Albert Nguyen l'a exposée lors de la Journée de Rome, est le croisement de deux jouissances symptomatiques.

La décision de la passe

C'est la satisfaction qui a été en jeu dans ma décision de faire la passe, c'est-à-dire que quelque chose avait changé, ça fonctionnait et je l'expérimentais dans la vie. L'angoisse n'existait plus et à sa place il y avait le sentiment de vitalité, d'enthousiasme, ainsi qu'un désir décidé ; la possibilité de profiter de la vie et d'effectuer une coupure avec ce qui était comme une répétition mortifère en jeu ; la sensation de liberté, d'avoir trouvé un appui solide dans ce qui m'était propre et non plus à partir de l'Autre. Pour moi, ces changements ont

été et sont fondamentaux et cela m'a conduite à la décision de faire la passe, tout en sachant que tout n'était pas élucidé. Comment pouvais-je transmettre aux passeurs ce qui s'était passé dans la cure et les mutations qui s'étaient opérées ?

J'ai décidé de me laisser guider par l'expérience et de ne pas écraser mon témoignage par la *doxa* de « fin de l'analyse ». Ce dont j'étais certaine, c'était du changement, de la liberté comme effet de la séparation et du désir décidé mis en jeu dans ma tâche en tant qu'analyste. Comment rendre compte de ce désir et à quoi répond le désir de l'analyste ? Ces questions traversent l'enseignement de Lacan. « Pourquoi quelqu'un décide-t-il d'occuper cette place de déchet, pourquoi quelqu'un assume-t-il le risque fou de devenir ce qu'est l'objet *a* ? », comme il le dit aussi dans « L'expérience de la passe ». Ces questions se trouvent au cœur de la passe et de l'École. Dans la création de l'École, Lacan aborde la question du réel dans l'expérience analytique. Le désir de l'analyste apparaît comme inédit parce qu'à la fin, lorsque l'on a traversé le fantasme, le réel apparaît comme point fondamental pour l'analyste et c'est à partir de là qu'il pourra opérer.

Le réel se révèle à partir du trou central opérant dans le nœud borroméen, mais il s'accroche aussi de manière particulière au symptôme de chaque analyste, ce qui donne différents styles d'analystes.

Chaque analyste porte sa marque et dans la passe il pourra se rendre compte de ce qui l'a amené à cette folle décision d'accepter de se convertir en ce qu'est l'objet *a*. Nul ne devient analyste pour son savoir, il s'agit d'autre chose, d'un réel en jeu dans la formation de l'analyste qui se trouve au cœur même de l'expérience. De ce réel en jeu, ne peuvent apparaître que des taches, des miettes, des fragments. Il est difficile de l'exprimer avec des mots, mais il se transmet dans l'expérience de la passe, dans ce qui, à partir de la contingence de la rencontre entre le passant et les passeurs, parvient au cartel. En ce sens, chaque passant doit se montrer confiant, car cela pourra arriver à partir de ce qu'il y a de réel en jeu dans son expérience. Ce qui est fondamental, c'est le processus de la passe, le parcours que celle-ci permet de réaliser, étant donné la richesse de l'expérience pour tous ceux qui y sont impliqués ainsi que pour toute la communauté et le progrès de la psychanalyse. Et le fait est que l'expérience de chacun est singulière, chacun réalisant son propre parcours.

Dans ma décision de faire la passe, il y avait l'intérêt pour le parcours, pour l'expérience de la passe, quelque chose que l'École offre à tous ceux qui souhaitent témoigner de leur cure, du passage de l'analysant à l'analyste et du désir en jeu. Lacan se réfère à la passe comme à ce passage de l'analysant à l'analyste, que l'École peut se consacrer à élucider. Le travail de l'École et dans l'École est nécessaire à cette œuvre étant donné que l'on ne peut le réaliser seul.

La décision s'inscrit comme un acte qui marquera un changement, un virage. Fin de l'élucubration, de la tentative de rendre compte de l'élucidation à partir du savoir. Acte par lequel on assume un risque, prenant en charge ce qui passe par la parole, par l'hystorisation et par ce qu'il n'y a pas mais qui, cependant, est en jeu dans l'expérience. C'est à partir de cette décision qu'un rêve se produit. Je me trouve, par une journée ensoleillée, dans un parc pour enfants, où il y a un tube duquel je m'approche, et au fond de celui-ci je vois un rat. Je vois le regard de ce rat et je me réveille. Il s'agit d'un regard sans l'Autre. Le rêve est en rapport avec la curiosité infantile. Il s'agit d'un rêve angoissant où je me reconnais dans le regard du rat. Le rat évoque la voracité, le fait de se nourrir de restes, d'ordures, et de se déplacer dans les bas-fonds à travers ce qui est immonde. Cela me connecte à l'enfance et on peut dire que, à partir de la rencontre précoce avec la mort, la sexualité et la folie, il y avait en moi une disposition à vouloir savoir.

Le fait de savoir calmait également mon angoisse. Je voulais comprendre comment on pouvait se débrouiller, mais mon intérêt, ma curiosité infantile, mon désir sexuel de savoir étaient mis en jeu. Se manifestait une avidité pour sa-voir. L'angoisse du rêve et le rejet montrent que c'est d'un réel qu'il est question. L'objet regard et le versant oral contenus dans le rat se nourrissant de restes, d'ordures, sont liés avec l'objet articulé dans la pulsion.

Le rêve me fait me réveiller avec horreur et je sais avec certitude que cela me concerne et qu'il est en rapport avec le désir de l'analyste. Un désir impur dans la mesure où il prend ses racines dans l'inconscient, dans l'infantile, mais un désir se manifestant après un parcours analytique et à partir d'une perte de jouissance.

Chacun doit trouver sa propre réponse à ce qui ne va pas, n'existe pas, à ce qu'il n'y a pas, et il n'y a pas de rapport sexuel.

Chacun doit alors à partir de son symptôme construire sa façon de faire avec.

Le fait de voir avec horreur la jouissance en jeu montre qu'il y a eu un changement de position et que, à partir de cette curiosité insatiable, le sujet a pu passer à quelque chose de délimité lui permettant de se placer comme semblant d'objet afin que l'inconscient puisse émerger. Le rêve met également en évidence que quelque chose me pousse à dépasser mon horreur du savoir.

L'inédit du désir de l'analyste surgit de l'expérience fondamentale de la traversée du fantasme et de la rencontre avec le réel comme impossible. L'expérience, la rencontre avec le trou, avec le vide, permet à l'analyste d'opérer à partir de ce point.

Dans l'analyse, il y a un passage du fantasme au sinthome provenant de la réponse apportée par le sujet, réponse de jouissance. Il y a là une reconnaissance qui n'a rien à voir avec l'identification à l'Autre. Il s'agit de savoir à quelle jouissance se noue le désir. Il y a un passage de l'indétermination à la détermination et du manque d'être à l'être de jouissance. Le symptôme se présente comme manifestation majeure de l'organisme affecté par le discours, c'est-à-dire qu'il permet de créer un lien et d'établir un nœud entre jouissance et désir, entre une jouissance qui fixe, détermine, et un désir. Il s'agit finalement d'une jouissance acceptée mais nouée au désir, à la loi et où le sujet se reconnaît. À partir de l'expérience analytique, il est possible de se renommer et à ce titre la passe remplit une fonction borroméenne.

La passe permet un nouage comme effet de la transmission et de ce fait l'expérience de l'analyse acquiert un autre statut : elle peut être racontée, transmise.

Références bibliographiques

- S. Aparicio, « Persistance d'une question », intervention au séminaire École, le 3 juin 2010, *Mensuel*, n° 54, octobre 2010.
- J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, chapitres III, IV, VI et VII.
- J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, chapitres I, II, III.

- J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Scilicet*, n° 1, Paris, Seuil, 1969.
- J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.
- J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », 17 mai 1976.
- J. Lacan, « Sur l'expérience de la passe », 1973, *Lettres de l'École freudienne*, n° 15, juin 1975.
- C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009.
- C. Soler, « Les conditions de l'acte, comment les reconnaître ? », *Wunsch*, n° 8, 2010, p. 20.
- C. Soler, « La répétition dans l'expérience analytique », Formations cliniques du Champ lacanien, 1991-1992 et 2009-2010, *Le séminaire répété*.